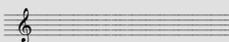




Quatuor Ezekiel. Photo : Claude Goga

## PRINTEMPS DES MÉLOMANES

par Bernard CASTÉRAS



2020 #2

Si l'on en croit le calendrier, nous allons vers les beaux jours ; ceux-ci seront bien sombres si l'on en croit les gazettes. Sous réserve que le virus ne vienne pas chambouler nos séances, le programme des *Mélobanes* s'annonce riche et varié.

Une fois passée la fièvre des élections, la troisième édition de "*Mélobanes Côte Sud fait son cinéma au Rio*" s'ouvrira le vendredi 3 avril sur **Le Maître de Musique** film de Gérard Corbiau dont nous avons admiré, l'an dernier, le flamboyant *Farinelli*. Une histoire de transmission avec dans le rôle principal le baryton José Van Dam.

Le samedi 4, après **Le Vent dans les roseaux**, film d'animation jeune public, projection du tout récent documentaire **À quatre ou rien ...** suivi d'un échange avec la réalisatrice Chloé Perlemuter. Ce film est consacré au quatuor Akilone – que nous avons reçu en septembre 2016 - à un moment crucial de son existence en 2019... Et pour clore la deuxième journée, le légendaire **Orfeu Negro** dans une version numérisée restaurée : le mythe d'Orphée transposé en plein carnaval de Rio.

Le dimanche 5, c'est Pascal Le Pennec qui présentera les différentes étapes de son travail de compositeur de musique. Il interviendra après la projection de deux films de Jean François Laguionie dont il a écrit la musique : **Le Tableau**, et **Louise en Hiver**.

Inviter une réalisatrice et un compositeur dans le domaine du cinéma procède de la même intention qui nous anime pour nos concerts : rendre vivant ce qui est proposé.

En mai, invité par l'Ensemble Orchestral de Biarritz, l'Orchestre Symphonique d'Oslo jouera le 9 à Seignosse, salle Le Tube, notamment le *Concerto pour piano* de Grieg avec Olivier Chauzu en soliste et le 10 à Biarritz : nous y reviendrons.

Autre ambiance le 6 juin : réédition de la journée *Années 30 au Sporting* dans une formule plus resserrée mais avec toujours trois concerts dont deux de jazz...

Ce printemps, trois lieux distincts trois propositions fort différentes, nous espérons satisfaire votre curiosité et vous retrouver nombreux en ces multiples occasions.

24 novembre 2019

Rappelez vous ce concert inhabituel ! C'était l'année dernière. Deux amies de longue date, Hélène Billard Alirol, flûtiste et Francesca Romana di Nicola harpiste, qui ont travaillé ensemble à l'orchestre de Saint Sébastien, étaient venues en voisines, elles repartaient au Pays basque dès après le concert — c'est un des grands avantages de la matinée du dimanche, à 20h00, les concerts sont terminés mais pas les soirées—. Le public de Mélomanes Côte Sud avait déjà entendu la flûtiste lors d'une soirée, apocalyptique, à Capbreton à la salle Ph'art : des trombes d'eau avant le concert, pendant le concert et... après le concert. Heureusement tout le monde avait oublié la pluie et le froid en écoutant le quintette Haize, un quintette d'instruments à vent dont elle faisait partie.

Son amie, Francesca Romana di Nicola, nous ne la connaissions pas encore, la harpe est un instrument monumental, qu' on n'entend en soliste que rarement. En revanche elle est présente dans les orchestres depuis toujours et, si on y réfléchit, c'est même l'un des instruments de musique les plus anciens de l'humanité, on le retrouve dans la Bible, David joue de la harpe pour apaiser le roi Saül, en Mésopotamie, en Egypte, puis en Grèce, la lyre d'Orphée, et enfin, au Moyen Age, la harpe celtique. Au Japon, la harpe s'appelle « koto » elle se joue horizontalement, ses cordes sont en soie, en l'an Mil elle était l'instrument de la cour de l'empereur.

Ce soir la harpe et la flûte se sont réunies pour que nous profitons d'elles, sans interférences, ni d'un orchestre, ni d'autres instruments. Les artistes ont un peu bousculé le programme, elles ont commencé, comme prévu, avec le compositeur belge Joseph Jongen, contemporain et ami de Gabriel Fauré et

Vincent d'Indy ; c'était ravissant, le public était heureux de pouvoir entendre et voir la harpe de près. Ensuite elles ont fait leur propre itinéraire dans le voyage du programme : elles ont emmené le public en Espagne, et on les a entendues en duo, dans « *Rumores de la caleta* » (bruits de la plage, la plage étant celle de Malaga). Le public a été sensible aux sonorités flamencas de la musique d'Albeniz, puis au charme de la berceuse « *Nana* » de Manuel de Falla.



D'Espagne, Francesca Romana di Nicola entraîne la salle en Syrie ; elle-même a fait partie de l'orchestre philharmonique de Damas pendant plusieurs années et, naturellement, elle y a gardé des amis. Comme une carte postale de son séjour, elle a composé une œuvre pour harpe seule en hommage aux martyrs syriens. Ce n'était plus la seule réalité spirituelle de la musique, c'était la réalité concrète actuelle exprimée en musique par une jeune femme qui a été immergée dans cette réalité.

De retour en France, Debussy met la forêt et ses sombres mystères en musique, la Syrinx (L 129) nymphe des forêts poursuivie par le dieu Pan a couru, couru, jusqu'au bord du fleuve

où les nymphes du fleuve l'ont cachée et Pan croyant l'attraper n'a saisi qu'une poignée de roseaux. Il les a attachés ensemble pour chanter ses pleurs .



La flûte d' Hélène Billard Alirol vient du fond de la salle, du fond de la forêt, elle arrive au rythme de Debussy, les gens se retournent, le public est surpris puis séduit par la musique, par son interprétation vivace et spontanée : « *Pan je n'ai plus peur de toi, je t'appartiens* » .

La flûte a rejoint la harpe ; ensemble elles vont célébrer l'herbe de la sagesse , « *Jakintza bellarra* », une composition écrite par José Antonio San Miguel qu'il a dédiée à sa nièce, une future harpiste ?

Restons encore un peu dans le Pays basque, Ravel : le public a pris un grand plaisir à écouter la « *pièce en forme de habanera* » d'autant plus qu'on l'avait entendue récemment au piano et violon, par Keigo Mukawa et Yu Kurokawa. Hélène Billard-Alirol explique qu'il s'agit d'une vocalise-étude pour voix et piano, transcrite par le compositeur soi-même pour violon ou tout autre instrument mélodique et piano ; aujourd'hui, on entend, avec ravissement, l'arrangement pour harpe et flûte. On comprend que le manuscrit se soit envolé aux enchères, c'était à l'hôtel Drouot en juin 2018, estimé à 30.000€, il est parti à 169.000€ ! Heureusement, la musique elle-même n'a pas de prix, elle est œuvre d'art, alors que la partition, même

originale, n'est qu'objet d'art .

Francesca Romana di Nicola nous emmène faire un tour en Italie, à Pesaro, lieu de naissance de Rossini et site d'un festival où les jeunes femmes ont joué la *Tarentelle* dans une transcription pour harpe et violon de la harpiste sous l'égide de Madame Colard, professeur de transcription et harpiste soliste de l'orchestre de Saint Sébastien (Orquesta Sinfonica de Euskadi) . Cette danse est toujours aussi joyeuse et entraînante quels que soient les instruments et les voix qui la chantent : ce soir c'était la harpe et la flûte qui animaient la fête.

Et après la tarentelle, les tangos de Piazzola, ils étaient prévus dans un ordre chronologique, *café, oblivion, bordel*, elles les ont donnés dans leur ordre personnel : *bordel, café, oblivion*, l'une des œuvres les plus célèbres du compositeur.

Pour finir le voyage à travers l'Europe, avec envolée de l'autre côté de l'Atlantique, retour à l'Espagne éternelle avec Carmen. Oui, c'est une oeuvre française, mais pour les Français elle est emblématique de l'Espagne et le public du Sporting d'Hossegor n'a pas boudé son plaisir d'entendre ces variations transcrites par François Borne où la harpe joue la partition du piano.

Les mélomanes du Sporting ce soir là sont repartis au son de la harpe qui apaise et de la flûte qui enchante.

*Tita du Boucher.*



19 janvier 2020

L'année des vingt sur vingt commence très bien Julie Alcaraz et Marion Platero sont venues nous souhaiter une belle année Beethoven. La présidente Françoise Gimbert nous annonce déjà le *Triple Concerto* pour le concert de « La Toussaint », lequel cette année aura lieu dans l'église de Capbreton, il faut le noter sur les agendas encore neufs, ce sera le 10 Octobre.



A Mélomanes Cote Sud, on connaît depuis longtemps Julie et Marion, Daniel Datcharry les avait engagées alors qu'elles n'avaient que vingt cinq ans ; le destin n'a pas voulu qu'il les entende au Trinquet où elles sont venues toutes les deux en février 2017, il était déjà parti, elles lui ont dédié leur concert. Cette année au Sporting, Il aurait été heureux et fier de les entendre car elles ont mis la barre d'excellence des concerts de l'Association très haut !

Beethoven, d'abord, évidemment : la *Sonate pour violoncelle et piano N° 2 (Op.5)* de 1796 ; le compositeur avait 26 ans, et nos jeunes amies qui ont, ou auront, 30 ans cette année ont joué l'œuvre de quelqu'un de leur âge, romantique, joyeux, vif, allègre, improvisateur, primesautier, génial. Jouer est le terme juste : les deux amies d'enfance ont choisi la même petite veste rouge, sur scène, elles se guettent, s'écoutent, s'amusent, espiègles, jouent avec leur cher Ludwig, leurs corps tout entiers virevoltent avec sa musique .

La salle, presque comble, (170 specta-

teurs) est séduite par les jeunes femmes. Beaucoup les ont entendues en 2017 et sont revenus par amitié et à cause du bon souvenir que leur avait laissé leur concert du Trinquet . Peu imaginaient qu'elles étaient devenues des artistes- interprètes, de vraies interprètes, qui nous disent ce que le compositeur a voulu,— et veut encore— nous dire, qui savent s'effacer devant le créateur et exprimer sa musique.

Avec Chopin, *Sonate pour violoncelle et piano en sol mineur, Op.65* , ce fut encore plus remarquable : Julie Alcaraz présente l'œuvre, note que Chopin n'a écrit que quatre pièces pour violoncelle et rappelle aux auditeurs l'amour que Chopin portait au chant. Elle les invite à entendre le violoncelle de Marion Platero chanter, notamment pendant le mouvement lent, elle explique que le piano et le violoncelle jouent en medium tous les deux, qu'ils cheminent ensemble ; on sent qu'elle aussi est violoncelliste et ... qu'elle chante. Son piano est là pour écouter et faire entendre la plainte du violoncelle.



Ces quelques mots éloquents ont aiguisé l'attention de l'auditoire : on a entendu — presque vu— le piano et le violoncelle batifoler pendant *l'allegro*, et le *scherzo* ; pendant le *largo* du violoncelle soutenu par le piano, on entend le silence, la salle retient son

souffle ; pour le *finale*, la fête de nouveau, les jeunes femmes se déchaînent comme si elles improvisaient.

Le public est sous leur charme, il est prêt à tout entendre, de la part des deux artistes à la petite veste rouge et elles en profitent pour lui faire faire la connaissance de Guillaume Connesson, un compositeur de leur génération, quoiqu'il ait déjà 50 ans, qui a composé *les Chants de l'Agartha* pour le violoncelliste Jérôme Pernoo, lequel est venu donner des Master classes à l'Académie Ravel et qu'évidemment elles connaissent et admirent .

En fond de scène, les magiciens de Mélomanes Côte Sud installent à chaque concert, ou conférence, un écran sur lequel s'affichent les références des œuvres, quelques détails sur les compositeurs etc. ce jour là on a pu lire des bribes du texte des *Chants de l'Agartha* sorte de poème épique sur les mondes souterrains, précisément une cité radieuse sous l'Himalaya, Hyperborée, le pays au delà de Borée, dieu du vent-ouragan. Dans ce pays où il n'y a pas de nuit, tout est or, des griffons se tiennent aux portes et Apollon Hyperboréen dieu du soleil et de l'Harmonie passe l'hiver dans la ville d'Agartha pour se régénérer et rapporter à Delphes la sagesse du Paradis perdu.

I. Sous le désert de Mongolie  
« *Le chemin taillé dans la roche s'enfonçait dans les entrailles de la terre. Peu à peu l'obscurité fit place à une étrange luminosité. Alors la ville souterraine entière apparut, radieuse et antique : le mystérieux royaume de l'Agartha.* »

II. La bibliothèque des Savoirs Perdus  
« *Les rayonnages sculptés de formes inquiétantes s'étendaient à perte de vue. Des livres de civilisations antédiluviennes, des livres qui contenaient l'antique sagesse et l'Histoire d'avant l'Histoire semblaient dormir là depuis des millénaires ... La mythique bibliothèque de l'Agartha nous tendait les bras.* »

III. Danse devant le Roi du Monde  
« *Sur la place principale de la ville, qui ressemblait à un gigantesque forum antique, se dressait le trône. Le Roi du Monde siégeait entouré de ses inquiétants conseillers. Devant lui, une danse sauvage se déroulait, les danseurs entraînant peu à peu la foule dans une transe collective.* »

Ces quelques lignes traduisent exactement la musique de Guillaume Connesson, et réciproquement.

Vingt sur vingt! le public n'est pas entré en transe, mais presque, et le pot de l'amitié qui suit toujours les concerts fut très animé, tout le monde a été séduit par les deux jeunes femmes à la veste rouge, amies d'enfance, complices, qui s'écoutaient mutuellement et se parlaient en musique.

*Tita du Boucher*



Le dimanche 16 février, les mélomanes qui se pressaient dans le salon vert du Casino d'Hossegor ont connu un vif plaisir musical : la révélation, par un jeune quatuor talentueux, de trois œuvres magnifiques, qui, en leurs univers respectifs, ont en commun d'avoir été écrites par trois compositeurs de génie : Mozart, Mahler, Brahms en leurs jeunes années.

### Un genre musical tout neuf

Le quatuor pour piano et cordes est, comme nous l'expliquait le pianiste Vincent Planès, lors de sa remarquable présentation du concert (faite la veille, au Conservatoire de Tyrosse), un genre très récent quand Mozart écrit, en 1785, le *Quatuor en sol mineur* K.478 qui ouvrait le programme.

Vingt ans auparavant, Schobert, l'un des initiateurs importants des premières années de Wolfgang, avait écrit deux œuvres pour cette formation de chambre, le clavecin précédant le piano.

Mais c'est le jeune maître, alors engagé dans la composition des *Noces de Figaro*, hymne ardent à la liberté de vivre et d'aimer, qui donne au genre ses lettres de noblesse.

Apparaît dans ce premier quatuor avec piano, précédant l'autre chef-d'œuvre de Mozart composé pour cette même formation (*le Quatuor en mi bémol majeur* K.493), l'art de faire dialoguer piano et trio à cordes.

Premier d'une série qui devait en comporter trois (pour d'obscures raisons, Hoffmeister, éditeur et compositeur, Frère en Maçonnerie de Mozart, n'a publié que ce quatuor en sol mineur), ce quatuor est riche d'une énergie et d'une audace qui caractérisent les œuvres des années 1785-1786.



En ouvrant un nouvel espace aux affects en cette « fusion du Quatuor et du Concerto » (selon les mots de Brigitte et Jean Massin), resserrant le dialogue entre les instruments, Mozart les fait accéder à l'existence plénière de voix tantôt unies, tantôt séparées. Concerto de poche, le K.478 inaugure un nouveau théâtre musical, plus singulier que celui des trois grands concertos de 1785. Dans l'intense Allegro qui ouvre le quatuor, en sa liberté péremptoire, en sa virtuosité combative, le piano déploie l'énergie d'un Mozart de vingt-neuf ans, parvenu à la maturité de son génie, conscient de ses possibilités et soucieux de reconnaissance viennoise. Le jeu intense des échanges entre le piano et le trio à cordes est comme la réplique plus intime de l'agon entre le piano et l'orchestre, déployé dans le *Concerto*

*pour piano et orchestre en ré mineur* (K.466), datant de cette même année 1785 qui fut aussi celle de l'achèvement des superbes quatuors dédiés à Haydn.

### De Mozart à Brahms : le secret du relais

Quelques jours après avoir écouté le concert du Quatuor Ezekiel, je me suis interrogée sur les raisons du « bonheur fou », au sens stendhalien du terme, qu'il avait donné à ses auditeurs.

D'évidence, le talent des quatre musiciens, justifiait déjà ce bonheur. Face à la grave transparence du pianiste Vincent Planès, l'assurance sans faille de Marina Beheretche au violon, la belle rigueur d'Aude Fade à l'alto (instrument chéri de Mozart dont il aimait jouer, comme dans le *Trio des quilles*), l'engagement chaleureux du violoncelle d'Emmanuelle Bacquet ne

méritaient que des éloges.

Mais il y avait d'autres raisons à notre plaisir. Elles tiennent à une double accointance.

La première, simple à discerner, se lisait sur les visages des interprètes et sur l'élan de leur jeu. Elle est faite de l'accord entre leur jeunesse et celle des trois créateurs lorsqu'ils composèrent ces quatuors. Si nous comparons certaines gravures du K.478 de Mozart avec ce que nous avons entendu le 16 février, ces références incontestables manquent parfois d'énergie juvénile et de couleurs, surtout dans le premier mouvement. Or L'Allegro joué par le quatuor Ezekiel était bien porteur des impatiences, des foucades, des découragements, propres à celui qui, ancré depuis 1781 à Vienne, cherchait à se dire « tel qu'en lui-même », quitte à en découdre avec les régents de la vie politique et musicale. Il y avait dans les premières mesures du quatuor telles que nous les avons entendues à Hossegor l'impatience, voire l'insolence de ce Figaro auquel Mozart donnait sa voix en cette même année 1785.

La seconde accointance est, quant à elle, moins immédiatement perceptible. Elle tient peut-être au mystère de la filiation esthétique qui de Mozart à Mahler, en passant par l'accomplissement du *Quatuor en sol mineur* de Brahms, trouve dans cette forme originale du quatuor avec piano l'opportunité d'exprimer librement les affects des compositeurs, tout en révélant l'unicité de leur univers. L'intérêt du programme de ce concert est de nous l'avoir donné à entendre.

Une précision éclaire singulièrement l'héritage. Dès son adolescence à Hambourg le jeune Johannes Brahms joue le *Quatuor en sol mineur* de Mozart. Brigitte François-Sappey nous révèle, dans son *Johannes Brahms, Chemins de l'Absolu* (2018) qu'il connaît aussi le *Quatuor en mi bémol* de Schumann, monument imposant d'un compositeur de trente-deux ans.

À l'écoute du premier des deux quatuors avec piano de Brahms, créé par Clara Schumann le 16 novembre 1861 à Hambourg ; particulièrement à l'audition du premier mouvement, Allegro,

dont Clara, « admirative mais critique » percevait mal l'unité, on appréhende, avec plus de netteté encore qu'avec Mozart, l'autonomie généreuse de la forme propre au quatuor avec piano. Les 373 mesures sans reprise du vaste Allegro initial, en leur beauté océanique, permettent au jeune dieu qui subjuguait le couple



Schumann de suivre la puissance de ses pulsions dans leur indicible et imprévisible profondeur. « Beauté égale à Mozart, mais plus terrestre, qui prend la matière à bras le corps, avec une sensualité du cœur d'où le vital semble absent. », écrit audacieusement Olivier Greif, en rapprochant les deux œuvres choisies précisément par le quatuor Ezekiel.

Du final irrésistible, le *Rondo alla Zingarese* du quatuor en sol mineur de Brahms, déchaînant une joie dionysiaque (qui inspira à Schoenberg, en 1936, une transcription pour orchestre) au merveilleux opus écrit en 1876 par un Gustav Mahler de seize ans, étudiant au Conservatoire de Vienne, la forme qui nous retient confirme son pouvoir libérateur.

Nous faire découvrir la seule pièce de musique de chambre de Mahler, recréée en 1964 à New-York par Peter Serkin au piano et les membres du quatuor Galimir, redonnée en 2009 à la Cité de la Musique, est peut-être le plus beau présent de ce concert.

« *Habe Dank* », « Sois remercié », comme chante *Zueignung* (Dédicace), un lied de Richard Strauss, amoureux de Mozart, auteur lui aussi d'un quatuor avec piano (en ut mineur, opus 13) ... écrit à vingt ans.



S'il est un livre dont la lecture doit s'accompagner de l'écoute d'œuvres musicales, c'est bien *Âme brisée*. En effet, deux pièces majeures du répertoire de musique de chambre ouvrent et ferment le récit dans deux circonstances très différentes à plus de soixante ans d'écart : de Schubert le *Quatuor pour cordes n°13 Rosamunde D 804* et de Bach *la Gavotte de la Partita n°3 pour violon*.

Pour mieux donner corps à la fiction, l'auteur la découpe en quatre parties, chaque partie ayant pour titre celui d'un mouvement du quatuor de Schubert.

Dès le prologue, en 1938, en plein conflit sino-japonais, alors que son père, professeur dans une université japonaise travaille en amateur avec 3 jeunes étudiants chinois le *Quatuor Rosamunde*, le tout jeune Rei, onze ans, assiste, terrifié, au massacre du violon paternel par un soldat.

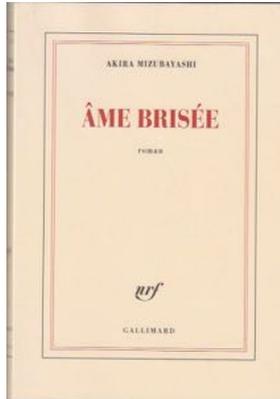
On retrouve Rei en 2003, sous un nom français, luthier très recherché par les violonistes qui rêvent de jouer le violon paternel qu'il a entièrement restauré – "une résurrection" selon une critique musical. Et les hasards de la vie mettent sur sa route une violoniste prodige descendante d'un des protagonistes de 1938... à qui il confiera le fameux violon .

L'auteur, Akira Mizubayashi, universitaire japonais écrit néanmoins en français et fait preuve d'une belle culture musicale. Dans la première partie – *Allegro ma non troppo* – les échanges entre les musiciens sur l'interprétation

du premier mouvement de *Rosamunde* dénote une réelle connaissance de l'œuvre. Et l'écriture y épouse la structure mélodique : douceur mélancolique qui lie les musiciens puis tension dramatique lors de l'irruption des soldats...

*Âme brisée* est une ode à la musique qui réunit les êtres par delà les cultures, les générations et qui joue

pour Rei/Jacques un rôle salvateur.



*Âme d'un instrument à cordes. Petite pièce de bois interposée, dans le corps de l'instrument, entre la table et le fond, les maintenant à la bonne distance et assurant la qualité, la propagation comme l'uniformité des vibrations. (CNRTL)*